UNE PRODUCTION EN FLUX TENDU

PAR DIDIER LESTRADE

IL Y A TROP DE MUSIQUE. C'EST UNE IDÉE QUI ME TROTTE DANS LA TÊTE DEPUIS DEUX OU TROIS ANS. AU DÉBUT, J'AI REJETÉ CE CONSTAT COMME LE TABOU ESSENTIEL DE NOTRE ÉPOQUE OÙ LA SURABONDANCE DE NEWS, D'OBJETS, DE GUERRES OU DE TENDANCES TEND À NOUS DÉGOÛTER DÈS LE RÉVEIL, DANS LE GENRE "QUE VA-T-IL SE PASSER D'AFFREUX AUJOURD'HUI DANS CE MONDE?".

Je mettais la musique à part car je me disais que s'il y avait une overdose de choix, ce qui est vraiment la marque du XXI[ème] siècle, il ne pouvait pas y avoir d'écoeurement face à la production de musique qui n'a pourtant jamais été aussi remarquable. La musique, c'est un des traits qui définit ma personne, depuis tout petit. Je me suis identifié, comme des centaines de millions de personnes à travers le monde via ma passion pour la musique, qui a fait partie de mon métier. Admettre qu'il y a trop de musique signifie que la musique est devenue un média too much, que quelque chose s'est cassé, que cette passion est probablement arrivée à son sommet pour en sortir. C'est un constat très difficile à faire, qui provoque le mépris

ou l'incompréhension des autres et qui vous marque comme un has-been. On peut tout critiquer, sauf la musique.

Et pourtant. Regardons autour de nous. Jeunes ou moins jeunes, tout le monde s'évertue à digérer la vitesse avec laquelle la musique est aujourd'hui créée et échangée. C'est comme une précipitation sans fin qui teste nos capacités mentales pour assimiler ce qui est là, partout. Même si l'on se limite à un type de musique, disons la house ou la techno, la production n'a plus rien à voir avec le golden âge de ces genres, quand les disques sortaient rapidement mais quand il était toujours possible de cerner d'une manière globale, internationale, l'actualité des productions. Il était encore possible de dessiner un wall chart de toutes les tendances et des sous mouvements. En 2013, un tel wall chart est impossible à faire. Entre ce qui est visible sur *Youtube*, la sortie effective de disques, les mixes de *Soundcloud*, ce qui provient des charts, ce qui se passe à l'autre bout du monde, les rééditions de classiques introuvables ou des nouveaux inédits, entre ce qu'il faut lire sur Internet et les livres, les documentaires en DVD qui farfouillent le passé le plus caché des groupes et des courants musicaux, entre la sollicitation quotidienne des réseaux sociaux comme *FB* et *Twitter*, les invitations pour aller dans telle soirée, la tache quotidienne est devenue si immense, si usante, qu'elle ressemble de moins en moins à du plaisir. Pire, ce sentiment coupable de ne pas être à niveau est le signe le plus triste de notre nouveau siècle, car il est aussi en concurrence avec tout le reste des incitations modernes, le sexe, la hookup culture, la mode, le design, les affrontements politiques, l'écologie et le cynisme de la culture at large.

La musique était un refuge et elle l'est toujours en partie. Mais c'est

devenu le signe de la boulimie et le succès indéniable de la K-pop nous montre que désormais, il est de notre responsabilité culturelle de s'ouvrir plus franchement à ce qui se passe en Asie, en Afrique, en Amérique du sud, en Inde, ce qui explose notre champ de vue. De refuge, cette musique a pris un tournant aliénant car, franchement, même avec le multitasking, la musique est un art qu'il faut écouter, digérer, puis laisser reposer. Pour être vraiment efficace, la musique n'est pas forcement un média que l'on partage, comme dans un concert ou un club ou une rave. C'est surtout un rapport intime, de personne à personne, qui crée cette illumination qui nourrit la fidélité, à travers la vie en unissant l'artiste à l'auditeur, comme un mariage virtuel.

Admettre qu'il y a trop de musique peut être une manière défaitiste d'admettre aussi son âge. La musique est très cumulative. Ce que l'on a écouté à 5 ans s'ajoute à ce que l'on a écouté à 15, 25, 35, 45 et maintenant 55 ans. Quand on a la chance d'avoir des goûts très tranchés tout en refusant de se laisser envahir par certains domaines, cela semble facile. Dans mon cas, à 19 ans, j'ai décidé d'un bloc que je n'écouterais plus de musique classique (trop blanc) et encore moins de variété française (trop nul). Je me suis débarrassé ainsi de domaines majeurs et très envahissants dans le bruit d'ambiance de la société pour avoir l'esprit libre afin de me consacrer entièrement à ce que j'aimais. Depuis, je ne regarde jamais la télé quand la variété y passe et je refuse aussi d'écouter la radio au cas ou certaines "chansons" pourraient être programmées. Je suis parvenu ainsi à me protéger, pendant plusieurs décennies, de tout ce cauchemar karaoké. L'espace libéré dans mon cerveau me permettait de me spé-

cialiser dans des domaines qui m'intéressaient. Du trainspotting avant l'heure - mais tout ça, c'était avant Internet.

Car Internet est arrivé avec la dématérialisation de la musique. Au début, c'était cool et innovant, le degré le plus moderne de la modernité même. C'était le prolongement de cette musique d'ordinateurs que nous aimions tant. Pas de concert, pas de live, pas d'image, pas de crédits, le concept le plus épuré de l'absence. Maurizio. Et puis quelque chose de moins drôle est arrivé. *Universal*. La commercialisation de la musique comme des yaourts. Cela existait avant, bien sûr, ce n'était pas nouveau. Il ne faut pas croire que les grands groupes hyper-respectés tels que Led Zeppelin avaient quelque chose de différent. Ces grands groupes des années 70 et 80 étaient vendus comme des yaourts aussi. Mais tout à coup, les kids téléchargeaient tous les albums de Bowie en une soirée et, my dear friands, ce n'est PAS la meilleure manière d'apprécier Bowie, je vous le garantis. Et tout le monde s'y est mis. Vous, votre père, votre grand-père. La musique EST devenue Internet. Et chacun est devenu un spécialiste hyper pointu de ce qui se passait, ce qui était formidable car les experts (journalistes, producteurs, etc.) étaient pour la première fois dépassés par leur public (ce qui est très rare dans n'importe quel domaine car le fan le plus érudit de football ne sera jamais un grand joueur de football, ever). Et comme tout le monde s'est mis à la musique, je veux dire tout le monde, beaucoup plus qu'à l'époque de l'explosion de la house, la musique actuelle déborde de tous les médias. À mon avis, la musique et le sport sont les deux médias les plus importants au monde. N'importe qui peut apprendre à jouer du violoncelle ou du piano grâce à des cours via Internet, c'est d'ailleurs devenu une nouvelle source de commerce.

Et comme tout est dans un système de surchauffe désormais, avec des incertitudes telles qu'un article du New York Times se demandait, l'année dernière, si le monde existerait toujours en 2013 (oui pour l'instant mais heu, on a encore de longs mois avant la fin de l'année), la musique est, elle aussi, dans un flux tendu qui ressemble beaucoup à ce qui se passe dans le monde boursier. On en parle dans les conventions de musique comme l'*Amsterdam Dance Event :* où va la musique ? Avec un système américain en roue libre où les artistes alignent 8 tubes par an comme Florida l'année dernière et chez les filles c'est encore plus jetable, on est constamment dans le court terme et l'instantané, exactement comme l'attention span des ados qui, c'est vrai, décide de tout désormais dans la consommation musicale. On a traversé la crise du téléchargement de sonneries de téléphone comme on a traversé la crise du pin's (remember?), c'est-à-dire, avec beaucoup de souffrance et de malaise culturel. Depuis 15 ans, la musique a été trop maltraitée par les maisons de disques avec les fusions de marques qui n'ont rien apporté de positif, malgré ce que dit *Universal*. Il était une époque ou chaque label, chaque major, avait un esprit qui se remarquait dès l'entrée du hall de l'immeuble. L'ambiance n'était pas la même chez *Virgin* ou chez *WEA*. Chez les petits labels, bien sûr, cette diversité était encore plus marquée. Progressivement, l'esprit des maisons de disques s'est mis à ressembler à l'esprit des laboratoires pharmaceutiques. Corporate music.

Je pourrais très bien écrire en longueur sur les nombreuses manières avec lesquelles les maisons de disques, les avocats et les artistes eux-mêmes ont accéléré le cynisme qui domine désormais dans le

monde de la musique. Le média musical en tant que tel est devenu majeur à travers le monde, ce qui est fantastique, mais cette expansion, comme dans le sport justement, s'est effectuée avec beaucoup de magouilles et peu d'éthique. La musique s'est dégradée intrinsèquement en l'espace d'une génération.

D'un autre coté, n'oublions pas que la musique moderne a déjà subi de nombreuses dévaluations. Le film de Martin Scorcese sur George Harrison montre bien à quel point le succès des Beatles a provoqué une désillusion immense pour le public, en termes d'affection et de confiance. On a vécu ça ensuite avec le punk, la disco, le hip-hop ou la house quand les questions de morale sur l'argent étaient au centre de leur dynamisme et leur faiblesses à la fois. Ces mouvements envoyaient à la terre des messages positifs qui apportaient un soutien politique aux minorités dont ils étaient issus. Dans le punk ou la house, il y avait l'espoir d'un jour meilleur même si le punk avait pour premier slogan "No future". Tout le monde croyait à quelque chose, que ce soit les danseurs de Voguing ou les centaines de phénomènes urbains qui existent partout comme le Krump (voir le film Rize de David LaChapelle), sans mentionner tout ce qui se passe en Afrique ou ailleurs.
Il faudrait donc logiquement aller vers le sud pour retrouver cette foi dans la musique (la house d'Afrique du sud a une âme particulière), mais le monde occidental décide toujours comme l'explique le long article du New Yorker du 21 mars 2012, "Is Pop Music Fake?", qui explique comment les producteurs travaillent avec des équipes différentes qui collaborent à des endroits éloignés de la planète, sans jamais rencontrer, fabriquant des tubes et des hooklines

à la chaîne. Nous vivons un âge où les chanteuses majeures n'ont plus besoin d'aller enregistrer en studio car leurs voix sont tellement retraitées à l'Auto-Tune que l'enregistrement peut être fait n'importe où, dans un ascenseur ou dans la salle d'embarquement d'un avion, comme quand on chante devant son dictaphone. L'article du NewYorker disait que ces artistes contemporains sont constamment en tournées de promotion ou de concerts ou whatever et qu'elles n'ont plus, techniquement, le temps - ou l'envie - de passer quelques jours en studio comme ça se faisait avant.

Le public le sait. Ou il le sent inconsciemment, c'est pareil. Cette distorsion de la musique a complètement entériné ce que nous avions entrepris avec la house et le hip-hop. Et aujourd'hui, ce hip-hop américain est submergé par le revival eurodance des années 80 et 90 ce qui est, même dans l'absurde, un mariage de genres que l'on a longtemps pensé impossible.

Il y a trop de musique car il y a trop de tout. Le mash-up est passé de l'expérimentation underground à un cortex central. Notre surplus cognitif est sans cesse poussé à grandir, grandir, grandir. Dans "*Cognitif surplus, Creativity and Generosity in a Connected Age*" (Penguin Press), Clay Shirty nous rappelle que même la télé, que tout le monde aime détester de nos jours, "*a absorbé la part du lion du temps libre disponible pour les citoyens du monde développé*". Et ce qui se passe pour un média traditionnel comme la télévision se reproduit avec chaque nouvel outil, produisant un immense mille- feuilles de sollicitations intellectuelles et émotives. Regardez le seul succès d'un outil comme *Shazam* qui, en 2011, était déjà utilisé 3 millions de

fois par jour. Récemment, un ami annonçait sur *Twitter* qu'une version de *Shazam* pour la mode était sur le point d'être lancée. On prend une photo d'un T-shirt et on sait qui le produit, à quel prix. C'est insane. De nombreux historiens du design savent que lorsqu'une surchauffe créative arrive à son apex, c'est qu'une crise mondiale la pousse, débouchant sur la guerre - ou pire. Après tout, rappelons-nous que tout ce que nous voyons dans les magazines sur la mode, le design ou l'architecture, est effectivement réservé à 1% de la population mondiale.

À Séoul, un endroit au monde où le débit Internet est le plus rapide, on considère que ce débit Internet est encore trop lent, pour faire des affaires ou pour se divertir. Là-bas, ce débit Internet est considéré comme un droit social essentiel, vital. Dans chaque wagon de train, dans chaque parc, c'est la dominance de l'esprit "*ppali ppali*" ou "*vite, vite*", qui est finalement le moteur de la K-pop. Au Japon aussi, la pop est si accélérée qu'elle conditionne l'âge des chanteuses. Une artiste pop est supposée arriver au terme de sa carrière au début de la vingtaine donc le public attend d'elle de prendre sa retraite pour se marier. C'est l'obsolescence humaine. Le contraire du népotisme français dans la culture. Cela fait sourire quand on voit l'interminable carrière de nos artistes et les 80 ans de Belmondo et Alain Delon à la télé. Not to mention Johnny.

Chez les jeunes, le temps passé devant l'ordi, chaque jour, est si important que les études se multiplient pour alerter les parents : ces enfants ne sortent plus de la maison, ils manquent de vitamine D et de soleil, leur capacité visuelle est réduite à force de consulter des

écrans rapprochés. Cette surabondance de musique (car c'est surtout *YouTube* qui en bénéficie) est proportionnelle à notre curiosité insatiable pour les infos. Nicolas Carr, dans son livre "*The Shallows - What the Internet is Doing to our Brains*" (WWNorton & Company) résume l'impact d'Internet et de Google : "Nous ne voyons pas la forêt quand on cherche sur le net. Nous ne voyons même pas les arbres. Nous ne voyons que des brindilles et des feuilles". D'autres sociologues se penchent sur la difficulté de choisir quand le monde est marqué par l'hyper choix comme Sheena Lengar dans "The Art of Choosing". C'est ce qui se passe tous les jours sur les sites de drague gays ou hétéros. Ce n'est plus "*so many men, so little time*" c'est "*attends je reviens dans 3 mois parce que là j'en ai 400 comme toi qui ont le même profil et vous êtes tous bandants*". Le piège de la procrastination. Les supermarchés nous entourent dans tous les domaines. On vit dans une culture du centre commercial. Qui a besoin de 24 confitures différentes? Bien sûr, dans la pratique, l'humain ne passe pas son temps à péter un câble dans les rayons de bonbons ou des vins. Mais il est pourtant connu qu'il ne faut pas s'aventurer dans ces allées du supermarché si on est pressé ou déprimé.

Mon point de vue est que la musique, pour moi, a toujours été à l'avant garde de la l'identité et donc de la contestation. La musique est politique. On emmagasine de la musique toute sa vie à la recherche de l'artiste, de l'album, du mix qui résume au mieux notre propre personnalité et ce que l'on veut exprimer au monde. On attend de la musique d'illustrer au mieux le plus intime de ce que l'on est, un reflet de soi-même que l'on n'est pas capable de décrire car il est si profond. Et il arrive, ce jour si important où l'on se dit, ça y

est, j'ai trouvé, je peux arrêter de courir, j'ai trouvé mon avatar musical. Et quand ça arrive, c'est souvent un énorme poids qui s'évapore, on accède à un plateau géographique qui est l'endroit que l'on a recherché toute sa vie. On est au sommet, exactement comme quand, à 48 ans, on est au sommet de sa vie et que l'on voit enfin l'autre versant de la colline, la dernière descente vers la mort. On ne peut pas revenir en arrière, it's only downhill from here. Et si on a trouvé ce spot de surf si recherché, pourquoi en partir? Pourquoi aller chercher ailleurs? Pourquoi demander autre chose? On réalise que ce qui a fait la beauté du premier album de Bon Iver, c'est quand Justin Vernont s'est retranché dans sa cabine d'Eau Claire pendant plusieurs mois, à la fin 2006 et début 2007, pour composer l'album qui l'a rendu célèbre. C'est la modernité du XXIème siècle qui rejoint Thoreau. Pour moi, c'est comme mon amour maintes fois exprimé pour Monolake, la musique est le résultat d'un retranchement quand la découverte est complète. Je crois que lorsque l'on a trouvé la pierre philosophale de la musique, cette pierre est l'événement qui justifie le constat de la sérénité : ça y est, j'ai trouvé, je suis en paix.

Je suis conscient que cette théorie "*Il y a trop de musique*" est forcement l'aboutissement d'un homme de 50 ans. Je suis arrivé à mon plateau avec l'esprit d'un teen-ager mais je ne suis plus un teen-ager depuis longtemps. Je suis arrivé à cette conclusion aussi parce que je proteste contre le cynisme de la musique moderne qui m'affecte, réellement, sentimentalement, au niveau de la croyance. En disant qu'il y a trop de musique, j'admets mes limites, je décide d'une barrière d'autoprotection parce que je ne veux pas me laisser submerger.

Mais le centre de cet exposé est encore plus intime et romantique. Finalement, as a music lover, j'ai pratiquement passé ma vie avec des amoureux qui ne connaissaient pas la musique aussi bien que moi. J'ai passé ces années à éduquer, à expliquer, à partager ma passion. Mon amour pour ces personnes passait par mon amour de la musique que je leur transmettais. Pendant longtemps, cela ne me gênait pas, c'était donc mon plaisir didactique face à des hommes qui aimaient apprendre et découvrir, et mes lovers ont toujours eu une meilleure connaissance musicale quand la relation sentimentale se terminait. C'était mon cadeau qu'ils emportaient pour le reste de leur vie, mon empreinte sentimentale. Le dernier boyfriend rencontré, lui, avait une grande expertise musicale. C'était un angle important de notre histoire d'amour. Nous avions beaucoup à apprendre l'un et l'autre. Pour une fois, j'aimais un homme qui allait m'apprendre beaucoup de choses, dans mon domaine et dans d'autres domaines que je connais moins. L'étendue des projets et des espérances était presque sans limite, mais pour une fois, je ne me trouvais plus seul face au sur-choix musical. C'était quelque chose que l'on allait vivre à deux, à égalité. Bref, après avoir passé ma vie à nourrir musicalement les autres, j'avais enfin découvert mon alter ego qui me ramenait vers la musique, le clubbing, tout un champ de renouvellement.

Maintenant cette histoire d'amour est terminée trop tôt, c'est comme si ma dernière planche de salut musical était tombée à la mer. Pire, la musique que j'entends désormais me rappelle sans cesse à lui. Dans le processus de séparation de deux personnes qui se sont aimées, la musique est parfois un baume sur les cicatrices.

Chez moi, c'est comme si ce baume était le plus toxique. Cette surabondance de musique, partout, dans la rue et dans mon cerveau, c'est l'échec. Les gens qui cessent de vous aimer devraient réfléchir à cet aspect. Quand vous les perdez, vous perdez la beauté de leur présence et de leur affection. Mais ils vous séparent de millions de sons, d'ondulations, de rythmes, de cette immatérialité sonore. Vous perdez des chefs d'oeuvre par centaines.

Et il ne reste que le silence.

Didier Lestrade, éditeur, activiste, journaliste, jardinier et écrivain, a échoué deux fois au baccalauréat. Il collaborera au journal underground **Gaie Presse** *- créera la revue d'avant-garde* **Magazine** *dans les années 80. Deviendra un collaborateur régulier de* **Gai Pied** *et* **Libération**. *Agé de 37 ans, il crée le magazine* **Têtu**. *Il participera au développement de la musique électronique en France. Jouera un rôle clé au sein de l'association* **Act Up-Paris**, *dont il est le co-fondateur. Depuis 2008, il est rédacteur-en-chef de la revue en ligne* **Minorités**. *Il a aussi écrit 7 bouquins…*